



**AVEC OU
SANS FAUTEUIL**

Ornella Van Caemelbecke

avec Franck Leclerc

Préface d'Olivier Delacroix

Pygmalion 



Chronique
d'une éternelle optimiste

AVEC OU SANS FAUTEUIL

« Posons cartes sur table. Je ne suis pas née dans une chaise roulante. J'ai eu un accident de luge en 2015. J'avais 26 ans. »
Jeune fille lambda, insouciante, jusqu'à ce séjour à la montagne où, à vingt-trois heures, Ornella descend tout schuss en luge avec une amie. Les jambes dépassent, personne ne freine... elles sont stoppées par un poteau. Banal en fait, un drame tel qu'il en arrive souvent, alors que nous considérons la luge comme un jeu d'enfant.

Alors oui, Ornella n'a plus l'usage de ses membres inférieurs depuis plus de cinq ans. Il lui a fallu du courage et de longues années pour se reconstruire mais elle reste une éternelle optimiste et aborde pour nous un sujet encore tabou alors qu'il y a en France 40 000 paraplégiques : la sexualité et le handicap.

Une magnifique ode à la vie, au courage et à la résilience.

ORNELLA VAN CAEMELBECKE est journaliste pour *Nice-Matin* et écrivain.

Journaliste pour *Nice-Matin*, **FRANCK LECLERC** est également auteur et photographe.

Préface d'Olivier Delacroix.

Avec ou sans fauteuil

Ornella Van Caemelbecke
et Franck Leclerc

Avec ou sans fauteuil

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
<https://www.editions-pygmalion.fr/>

© Pygmalion, département de Flammarion, 2021.
ISBN : 9782080234643

*À tous ceux qui cherchent
une lumière dans l'obscurité.*

Préface

Par Olivier DELACROIX

Oui, la vie est belle. Malgré tout.

L'histoire d'Ornella, c'est un peu ce que je martèle à longueur d'interviews depuis que je recueille la parole de celles et ceux qui ont traversé de lourdes épreuves. Si l'on nous disait : tu vas te briser la colonne vertébrale en faisant du vélo avec ton enfant ou en t'amusant sur une luge, un soir de fête, je pense que nous nous sentirions incapables, pour quatre-vingt-dix-neuf pour cent d'entre nous, d'affronter l'après. Pour beaucoup, nous préférerions peut-être ne pas survivre à l'accident plutôt que de nous retrouver privés de l'usage de nos jambes. Or, à de rares exceptions près, chacun porte en soi la capacité de mettre en place des stratégies dont on ne soupçonne ni les ressorts ni l'efficacité.

L'Homme est une formidable machine à résoudre des problèmes de la vie courante. Une machine qui peut aussi faire front lorsqu'un drame survient. Pour certains, c'est ne plus marcher. Pour d'autres, subir un viol. Ou les attouchements d'un adulte, parfois

Avec ou sans fauteuil

d'un oncle, d'un grand-père. Ce peut être encore la disparition d'un être cher. Ou le fait d'être humilié, rabaisé dans son quotidien. Toutes épreuves, parmi les plus terribles, que nous sommes en mesure d'affronter. Ce qui fait notre force et notre complexité.

Ornella en est vraiment l'exemple resplendissant. Quand on la voit, ne serait-ce qu'en photo, ce qui saute aux yeux, c'est son énergie, sa détermination. Sa résilience. Mais la grande résilience. Celle qu'après tout, nous sommes des milliers à affronter tous les jours. Oui, la vie est belle. Mais la vie, ce sont aussi, pour beaucoup d'entre nous, des moments extraordinairement difficiles.

La représentation du handicap dans notre société a considérablement évolué. Grâce notamment au travail des secrétaires d'État qui se sont succédé. La communication qu'ils ont développée tend à montrer que, non seulement les personnes handicapées comptent, mais qu'en plus, on trouve dans leurs rangs des cas de réussite qui tirent vers le haut. Tous permettant de se dire : si cela devait m'arriver, non, ma vie ne serait pas foutue. Loin s'en faut.

J'ai rencontré dans le cadre de mes émissions de télé ou de radio des hémiplegiques, paraplégiques, tétraplégiques. On pense que cela n'arrive qu'aux autres. C'est un peu la loterie. Ce qui, d'ailleurs, contribue à la violence d'une telle situation. Chaque matin, quand je monte sur ma moto, je suis conscient du danger auquel je m'expose et je m'efforce d'être concentré, attentif. Mais il m'arrive encore de baisser

Préface

la garde. En regardant un texto, par exemple, ce qui est évidemment très dangereux.

Pour Ornella, c'est la luge. Une autre, dévalant la piste à sa place, en serait sortie indemne. Mais ce jour-là, c'était elle. Et si, à une fraction de seconde près, rien n'était arrivé ? Ornella doit souvent se poser cette question. Mais ce bouleversement lui a sans doute apporté un rayonnement qu'elle n'imaginait pas. Et un rôle qui, aujourd'hui, consiste peut-être à montrer que ce n'est pas obligatoirement une fin. Et que, loin de se résigner, c'est l'occasion de réévaluer ce qui nous reste et ce qui importe. La concernant : sa beauté, son intelligence, son inclination à communiquer et, probablement, à faire du bien à autrui.

Avoir la force, comme Ornella, de remonter la pente, cela passe aussi par beaucoup d'amour. L'amour de son compagnon. Son ancien ambulancier, devenu « son homme »... Cette histoire me rappelle *De rouille et d'os*, ce film de Jacques Audiard où Marion Cotillard perd ses jambes. Dans la résilience, il y a souvent ces mains tendues qu'il faut savoir saisir. Dans la douleur, on ne les voit pas obligatoirement, on peut même être enclin à les refuser. Il faut donc compter sur l'instinct pour les prendre quand elles se présentent et pour ne plus les lâcher. C'est peut-être le début du salut.

Oui, la vie est belle, malgré tout. Mais elle est aussi extrêmement mystérieuse. Dans ce bouleversement qu'a connu Ornella, tant de choses peuvent se révéler. Si l'on est croyant, ou si l'on adhère à

Avec ou sans fauteuil

la notion de destin, de chemin, peut-être en arrivera-t-on à cette conclusion : on ne peut pas se battre contre cela. Ces épreuves, qui sont la conséquence d'une succession d'événements, ont des conséquences considérables sur tout le reste de notre vie. La sienne a été totalement chamboulée. Ornella a vécu un drame, mais qui peut avoir donné un sens à sa vie. Ce qu'elle n'avait peut-être pas imaginé, du haut de ses vingt-six ans. Sans doute prenait-elle les choses un peu comme elles venaient, dans une forme d'insouciance. Comme on le fait, encore une fois, lorsqu'on prend le guidon de sa moto et que l'on roule un peu trop vite parce que l'on est en retard et qu'il s'agit de gagner une ou deux minutes sur le trajet. Ornella est passée de saisonnière dans l'hôtellerie à journaliste dans la presse quotidienne. Dans cette résilience, il y a aussi une notion de résultat. La résilience, c'est avoir la force de retrouver une place, avec tout ce qui en découle. De par ce qu'il lui est arrivé, je pense qu'Ornella a gagné en philosophie de vie.

Les gens qui ont connu une épreuve comme celle d'Ornella n'ont rien de moins que nous. En revanche, ont-ils quelque chose en plus ? Pour ma part, j'ai l'impression d'avoir vécu cela, d'une autre manière. En traversant la drogue. Et à travers la mort de mon fils. Cette résilience m'a amené à évaluer différemment ma vie. Mais à un moment de ce parcours, avant de trouver la force de rebondir, il y a cette chute libre où plus rien ne te retient. Où tu ne peux plus te raccrocher à quoi que ce soit. Et tu tombes.

Préface

Tu tombes. Tu tombes. Quand on a vécu l'intensité d'un tel drame, on sait par où l'on est passé pour s'en relever. On sait ce que l'on a puisé au fond de soi. Il y a une certaine fierté, je crois, dans cette capacité de relever la tête et de se sentir toujours en vie.

Après cette victoire sur soi-même, on n'est plus jamais comme la plupart des gens que l'on croise. Qui continuent, eux, d'être dans l'insouciance et dans cette certitude, surtout, que cela n'arrive qu'aux autres.

Dans les yeux d'Olivier... Je pense que ce qui touche les gens dans cette émission, c'est justement que les personnes qui témoignent sont à l'image des téléspectateurs. Qui, tous, ont un frère, une sœur, un père ou une mère, un cousin ou une amie qui ressemble, de près ou de loin, à celui ou à celle qui est en train de livrer son expérience. Et qui le fait parce qu'il y a ce désir, cette volonté de communiquer aux autres cette force-là. La résilience, cela suppose aussi de savoir se pardonner. Se pardonner d'avoir parfois été faible, peut-être. Ou lâche. Tout un travail ignoré par quiconque n'est pas passé par là. Dans la résilience, il y a un instinct de vie qui se transforme en intelligence.

Quelques-uns ne parviennent pas, hélas, à relever la tête. J'ai eu dans ma *Libre antenne* un jeune homme de vingt-cinq ans, devenu tétraplégique après un accident de moto. Je sentais qu'il était vraiment au bord de la rupture. Il était pourtant en

Avec ou sans fauteuil

quête d'amour. Je me disais, en recueillant sa parole, qu'il y avait donc encore un espoir.

On me demande souvent comment je peux emmagasiner toute cette souffrance, et pourquoi il m'est nécessaire de m'en faire le relais. D'abord, ce n'est pas une nécessité. Cela s'est fait par la force des choses. Et je ne crois pas que je me sois trouvé à cette place par hasard. J'ai une sensibilité particulière, dont j'ai conscience, et une notion des valeurs qui fait que je ne suis pas étranger au monde dans lequel je vis. Je reste intéressé par celui qui se trouve à côté. J'ai l'habitude d'échanger, d'être en confiance et de mettre les autres en confiance. Ce qui ne se résume pas aux entretiens que je fais dans le cadre de mon activité. Je parle très facilement à la personne qui se trouve devant moi, dans une file d'attente. Ou au chauffeur du taxi. Ou au mec à moto qui, à côté de moi, attend au feu rouge. Je suis en permanence sous perfusion de ce monde. Si bien que toutes les peurs que l'on peut développer au quotidien, je les ressens un peu moins que la moyenne.

Quand on est passé par ses propres épreuves, je pense que l'on acquiert cette faculté de gérer celles des autres. On comprend ce qu'ils nous racontent. Tout en sachant que c'est leur histoire, pas la nôtre. Il faut rester à sa place pour bien recevoir ce que l'on nous dit et pour poser la question qui va aider à pousser le récit ou l'analyse un peu plus loin. Je n'oublie jamais que ma vie, c'est ma vie. Et que la

Préface

vie des autres, c'est la leur. Quand je rentre chez moi, je ne rapporte pas tout ce poids avec moi.

Dans une journée, il y a toujours des moments qui sont beaux... Il y en a beaucoup d'autres, évidemment, qui sont chiants, tristes, sombres. Mais ce sont les répliques de tous ces instants où l'on trouve la vie formidable, joyeuse, amoureuse.

Il faut savoir ce qu'est le mal pour distinguer le bien. Il faut connaître l'obscurité pour admirer la lumière. Il faut savoir ce qu'est le mesquin, le petit, pour prendre la mesure de ce qui est grand. Ce savant équilibre permet de bien évaluer les choses et de les apprécier à leur juste valeur.

Oui, la vie est belle. La vie est très belle.

Je suis paraplégique

Je suis nue. Sous le regard d'un photographe que je ne connaissais pas, ou si peu, il y a seulement quelques jours. Je suis nue, quelle audace ! Et je n'éprouve pas la moindre gêne. Franck gravite pourtant autour de moi, sans me quitter des yeux, en recherchant le bon cadrage dans le viseur de son drôle d'appareil. On dirait un modèle d'amateur, ou vintage. « C'est un Leica numérique », me dit-il. Une marque allemande dont il me vante les qualités optiques, sans doute une manière pour lui de me rassurer en me faisant comprendre que, sur le plan technique au moins, il a mis toutes les chances de son côté. J'ai ôté mon petit top argenté, tout ce qu'il me restait après avoir déjà retiré pantalon, culotte et baskets. Et je commence à me laisser guider, sans trop me soucier de savoir qu'il me scrute. « Très bien... incline un peu la tête... main droite devant la gauche... le regard, c'est parfait... ne bouge plus, s'il te plaît... »

La séance se déroule dans une atmosphère joyeuse, détendue. Pas très disciplinée, je raconte une blague

Avec ou sans fauteuil

idiotie, je dis n'importe quoi, je fais des grimaces, je m'amuse à faire rire le photographe, ainsi que mon amie Mélanie, que je surnomme affectueusement Chipie. Si je lui ai demandé de m'accompagner, c'est autant pour son soutien moral que pour une aide... disons logistique.

Ah oui, j'ai oublié de le préciser : je suis handicapée. En fauteuil roulant. Paraplégique depuis cinq ans.

Ça ne m'empêche pas de croquer la vie à pleines dents. On me dit souvent que je porte en moi, et peut-être propage, quelque chose d'indéfinissable qui vibre et qui bouillonne. Une énergie intarissable, un enthousiasme intact. Malgré l'accident, j'ai gardé ma joie de vivre. Alors cette séance, pourquoi pas ? Franck m'avait convaincue. Il s'était mis en tête de démontrer que beauté du corps et handicap ne sont pas incompatibles. La beauté aussi du mien, meurtri. Cela méritait d'y réfléchir...

Première partie :
Ma vie d'avant

La maison du bonheur

Je suis née à Douai d'un papa ch'ti et d'une maman italienne. Lui originaire du Nord-Pas-de-Calais, ascendance belge, fort accent ; elle d'origine sarde, une famille d'immigrés, des Italiens de Bosa venus trouver du travail dans cette région minière. Une fratrie de douze. Elle étant la septième, mais la première à naître en France. Ma mère était toute jeune quand elle a rencontré mon père, Georges-André. Quand mes parents ont quitté Leforest, petite ville de 7 000 habitants, située tout près d'Hénin-Beaumont, j'avais trois ans. Ils n'en pouvaient plus de la grisaille. Nous avons donc laissé derrière nous tous nos proches. Mon père, qui ne connaissait pourtant pas bien le Sud, avait obtenu sa mutation. Nous nous sommes installés dans le quartier de l'Ariane, à Nice. Où mon frère, envoyé chercher le pain, s'est fait racketter dès sa première sortie, il n'avait même pas dix ans. On n'est pas restés longtemps dans cette cité. Nous avons très vite emménagé à Carros-village, dans une grande propriété que nous occupions à titre gracieux, en échange de

Première partie : Ma vie d'avant

quelques tâches de gardiennage. La campagne à trente minutes de Nice.

J'ai eu une enfance heureuse. Je suis la dernière de quatre enfants. Sabrina, Pierre, Maria et moi. Le premier drame de ma vie, c'est le divorce de mes parents. J'avais huit ans. Je pense que c'est traumatisant pour la plupart des gosses. Ça nous a affectés, chacun à différents degrés. Personnellement, je garde de cette époque une peur panique de l'abandon. Mes parents se sont déchirés en raison de l'infidélité de mon père. Et nous, nous étions au milieu. Finalement, ma mère a tenté de le « reprendre », pour les enfants. Je crois qu'elle avait la pression aussi de la part de ses proches, des Sardes aux idées bien arrêtées. Si le mari trompe, l'épouse doit pardonner. Mais ça a été moche. Lui pleurait parce qu'il pensait à sa maîtresse. Ma mère lui a dit de partir. Il a fini par rejoindre cette autre femme avec laquelle il a eu un enfant, Julien, mon petit frère adoré. Ils sont restés ensemble plusieurs années, puis se sont séparés. Depuis, mon père a encore refait sa vie. Ma mère aussi. Mais je pense qu'elle lui en voudra jusqu'à la fin de ses jours.

Au moment de leur divorce, ma tante Antoinette, du Nord, qui elle aussi quittait son mari, a rejoint ma maman dans le Sud, tout le monde vivant ensemble avec les gamins. Ma mère, n'ayant pas eu de jeunesse, est devenue une vraie fêtarde, fréquentant assidûment les boîtes de nuit quoique vivant dans cette vaste maison appartenant à l'évêché, où des tas de petits culs-bénis venaient passer l'été en

La maison du bonheur

colonie. Elle préparait pour le prélat de Nice des lasagnes gargantuesques que nous étions chargées d'apporter à sa table, ma sœur et moi, lorsque, de passage pour une retraite, il agitait sa cloche. D'abord couturière, elle a ouvert plus tard un institut d'onglerie. Quatre enfants à élever seule, je l'admire.

En grandissant, j'ai commencé à participer à ses sorties. Mes amies et moi allions en boîte avec elle. Toutes mes copines l'adorent. Elle a su rester jeune. À quarante ans, elle était en couple avec un homme qui n'en avait pas trente. Très gentil avec nous, mais un problème avec la boisson. Je pense qu'elle a compris assez vite qu'elle ne ferait pas sa vie avec lui. Est arrivé ensuite un pompier pas très sympa. Avec lui, il m'a semblé qu'elle avait perdu son indépendance. C'est quelque chose que j'ai longtemps regretté. Elle était dans une relation passionnelle et s'est perdue dans l'amour qu'elle portait à ce type. Il n'aimait pas ses gosses, en plus. Mais celui qui éloignera ma mère de nous n'est pas encore né. Heureusement, elle a rencontré Rudy, mon beau-père depuis 2012. Fêtard aussi, mais sans souci, lui, avec l'alcool. Vrai bon vivant, vrai mec du Sud, fan de la cuisine de ma mère qui, avec rien, fait de tout, et c'est tellement bon. Sans recette ni dosage, uniquement à l'instinct. Et tout le monde en pâmoison ! Elle est impressionnante, un vrai cordon-bleu. Aujourd'hui, Rudy est de la famille. Comme un deuxième papa. Toujours là pour nous, toujours prêt à rendre service, à nous aider. Je sais qu'il nous aime beaucoup.

Première partie : Ma vie d'avant

De ce parcours je ne conserve aucune amertume. Toute petite, je me rappelle que, tous les étés, on remontait pour un mois dans le Nord-Pas-de-Calais. Il arrivait aussi qu'on y retourne à Noël. En se tapant douze heures de voyage, à préparer les sandwiches avant de prendre la route, toujours de nuit, j'imagine parce que c'était plus tranquille pour conduire avec toute cette smala à bord. On avait une bagnole à sept ou huit places, marron, un modèle bien familial, une vraie mocheté. C'était la Citroën BX break de tonton Michou, celui qui fumait des Gitanes et dont la moustache exhalait à deux mètres le parfum de l'anisette. Cette voiture, mon père la lui avait achetée d'occasion. Il y avait tellement de place à l'arrière que l'on m'y allongeait sur un matelas gonflable, déjà tout endormie, j'avais à peine le temps de voir le départ, juste les guirlandes de Carros pendant les premiers tours de roues.

Dans le Nord, on faisait des fêtes d'enfer ; en fin d'année, on était si nombreux qu'il fallait louer une salle, je revois le Père Noël qui nous appelait au micro. Dans ce coin des Hauts-de-France, comme on dit aujourd'hui, les gens ont toujours un grand sous-sol. On y dansait la lambada. Je revois mes oncles et tantes bourrés, collés-serrés. On trouvait ça dingue ! Alors qu'aujourd'hui, ce sont mes cousins et moi qui sommes ces oncles et tantes que les petits regardent danser bourrés.

J'ai un peu la nostalgie de ces moments. J'en garde aussi des images précises, comme si j'y avais

La maison du bonheur

carrément grandi. Surtout chez ma tante Filomena. Depuis, elle a déménagé dans le Sud-Ouest. Il ne me reste plus grand monde là-haut et je n'y retourne que rarement. La dernière fois, c'était pour le mariage de Maxime, mon cousin, le fils de Filomena. J'ai pris beaucoup de plaisir à retrouver le quartier où il avait grandi et où j'avais passé de nombreux étés à faire du vélo avec lui. On se délectait d'une poudre blanche qui piquait la langue, contenue dans de longs tubes colorés en plastique, au milieu de ces petites maisons en briques rouges que j'adore, alors que ma mère les déteste et que mon frère et mes sœurs ne veulent plus en entendre parler. C'était une chouette période, mes parents étaient encore ensemble.

Mon adolescence n'a pas été aussi heureuse. J'étais complexée. Cette faiblesse, certains jeunes de mon collège l'ont bien sentie et j'ai été embêtée assez régulièrement. Des moqueries, des phrases et des gestes déplacés. Une main aux fesses, par exemple. Avec le temps, j'ai pris conscience que c'était du harcèlement scolaire. Mais on en parlait moins. Et je n'étais pas armée pour y faire face.

La vie à la maison, ça allait. Nous habitons désormais à Carros le Neuf. Enfin, c'était surtout une commune-dortoir bâtie dans les années soixante-dix, pas très jolie. Mais j'en garde de bons souvenirs. Comme ces après-midi à faire du roller dans les ruelles, la foire d'automne ou le corso de printemps où je traînais avec les copains. Mon premier vrai